


Louisa Jones

LE JARDIN ENSAUVAGÉ

Prendre part à la dynamique du vivant

ACTES SUD



Partout aujourd’hui, notre espèce réexamine sa place et ses responsabilités par rapport au reste du vivant. Dans les débats sur la fin de la nature et le besoin de réensauvagement, personne ne parle jamais de jardins. Pourtant, dans les pays occidentaux leur surface dépasse de beaucoup celle des réserves naturelles : même le plus petit jardin peut compter. Pourquoi, alors, les oublie-t-on et en quoi peuvent-ils espérer contribuer à l’avenir du vivant ?

Dans cet essai foisonnant, Louisa Jones propose des réponses à la fois historiques, philosophiques et pratiques. Elle survole d’abord l’héritage occidental du “sauvage” dans ses rapports parfois surprenants aux jardins : du Paléolithique jusqu’au nouveau land art, en passant par la *wilderness* américaine et l’horticulture “anglaise”. Aux jardiniers, elle offre un riche tissage de témoignages et de conseils pratiques cueillis chez les spécialistes du monde entier. Le “jardinier ensauvagé” observe d’abord les écosystèmes existants pour mieux y insérer son territoire personnel. L’humain ne domine plus, ne s’efface pas non plus, mais enrichit ce lieu partagé pour un bénéfique réciproque. Son jardinage régénère les sols, la biodiversité, les conditions mêmes d’un épanouissement où beauté, sensualité, créativité et productivité se mélangent. Partagé, le jardin ensauvagé glisse vers la forêt-jardin de la permaculture, les fermes sauvages, les tiers-lieux. Il rejoint la petite polyculture paysanne et surtout l’exemple méditerranéen, exceptionnel par sa résilience et sa biodiversité.

Et dans notre monde précaire, abîmé, le jardin ensauvagé devient un “lieu de résurgence” semblable aux mosaïques, patchs et clairières loués par certains écologues, où s’inventent de nouvelles manières de bien vivre. Ensauvager son jardin, c’est participer de façon immédiate et personnelle à la polyphonie du vivant.

Photographie de couverture : © Olivier Filippi

LE JARDIN ENSAUVAGÉ

DU MÊME AUTEUR (en français)

- NICOLE DE VÉSIAN : UN ART DES JARDINS EN PROVENCE*, Actes Sud, 2019 (1^{re} éd. 2011).
MANIFESTE POUR LES JARDINS MÉDITERRANÉENS, Actes Sud, 2012.
ARTS PAYSAGERS EN MÉDITERRANÉE : DU TRADITIONNEL AU CONTEMPORAIN, La Martinière, 2012.
NOUVELLES NATURES, NOUVEAUX JARDINS, Ulmer, 2009.
L'ART DE VISITER UN JARDIN, Actes Sud, 2009.
ALMANACH DES PAYSAGES ET JARDINS DU SUD : DE BORDEAUX À MENTON, Aubanel, 2008.
UN ART DE VIVRE AU JARDIN : LES JARDINS PROVENÇAUX DE MICHEL SEMINI, Kubik, 2007.
OÙ EN EST L'HERBE ? RÉFLEXIONS POUR UN JARDIN PLANÉTAIRE (avec Gilles Clément), Actes Sud, 2006.
GILLES CLÉMENT, UNE ÉCOLOGIE HUMANISTE (avec Gilles Clément), Aubanel, 2006.
LA PROVENCE COMME ON L'AIME (avec Jacques Chibois), Aubanel, 2004.
DU JARDIN AU PAYSAGE : TRENTE CRÉATIONS CONTEMPORAINES EN PROVENCE, Aubanel, 2004.
BRUNO LAFOURCADE, ALEXANDRE LAFOURCADE : CRÉATIONS, CONSTRUCTIONS, RESTAURATIONS, édition privée.
ART ET JARDINS, Actes Sud, 2003.
LA BAMBOUSERAIE, Actes Sud, 2003.
LA CUISINE DES JARDINS DE PROVENCE, Aubanel, 2002.
SERRE DE LA MADONE, Actes Sud, 2002.
LES NOUVEAUX JARDINS DE CAMPAGNE, Thames and Hudson, 2000.
JARDINS DE PROVENCE, Flammarion, 2000 (1^{re} éd. 1992).
JARDINS DE LA CÔTE D'AZUR, Flammarion, 2000 (1^{re} éd. 1994).
L'ANNÉE JARDINIÈRE DE LOUISA JONES, Édisud, 1999.
LE NOUVEL ESPRIT DES JARDINS : UN ART, UN SAVOIR-FAIRE EN PROVENCE, Hachette, 1998.
SAVEURS DU POTAGER (avec Jean Bardet), Hachette, 1998.
AU VERT PAYS DES JARDINS POTAGERS, Albin Michel, 1997.
LE POTAGER : UN ART, UN SAVOIR-FAIRE, Hachette, 1995.
LA CUISINE FAMILIALE AMÉRICAINE, Publisud, 1990.

LOUISA JONES

LE JARDIN ENSAUVAGÉ

Prendre part à la dynamique du vivant

ACTES SUD

En mémoire de Christine Colasurdo : poète, naturaliste, jardinière ensauvagée, spécialiste des volcans, enseignante, francophile, conseillère précieuse et amie très appréciée depuis quarante ans. Disparue trop tôt cette année, dans l'Oregon.

“POUR RENDRE POSSIBLES D’AUTRES HISTOIRES”...

L'idée du sauvage sans présence humaine nous conduit à sous-estimer le sauvage dans des endroits humanisés – le moineau dans un jardin de ville, ou le papillon dans un champ labouré. Eux aussi ont le potentiel d'être sauvages, c'est-à-dire hors du contrôle direct des humains, et écologiquement bénéfiques.

WILLIAM CRONON, spécialiste de la *wilderness*².

Défendre le sauvage en ce sens, c'est défendre le vivant : les dynamiques sauvages qui sont plus anciennes que nous et nous fondent. Et cette formulation me semble philosophiquement féconde, parce que non dualiste. Défendre le vivant, ce n'est plus protéger la nature : c'est inclusif, car nous sommes nous aussi des vivants.

BAPTISTE MORIZOT, philosophe³.

Partout aujourd'hui, notre espèce réexamine sa place, ses actions et ses responsabilités par rapport au reste du vivant. Les écologistes évidemment, mais aussi des anthropologues, scientifiques et philosophes de tout bord, élus et administrateurs, journalistes, artistes, écrivains et gens dans la rue, tous donnent une opinion sur la crise du climat, la fin de la “nature” et le besoin de “réensauvagement”. Personne ne parle de jardins. Lorsqu'on évoque des forêts entières, voire des continents, quel rôle reste-t-il pour un jardin, même “planétaire⁴”, qui est aussi local, personnel, unique ? Un jardinier, une jardinière, des jardiniers ensemble peuvent-ils aider à créer des équilibres bénéfiques à tous les partis, humains et non humains ?

D'autant plus que, chose étonnante et peu connue, la surface couverte par les jardins dans les pays occidentaux dépasse de beaucoup celle des réserves naturelles... En France, on a recensé ces dernières années un million d'hectares de jardin contre 350 000 hectares de réserves naturelles et de parcs nationaux. Même le plus petit jardin peut compter⁵.

Dans ce livre, je voudrais offrir des ébauches de réponses à la fois historiques, philosophiques et pratiques à ces questions : pourquoi oublie-t-on les jardins ? En quoi peuvent-ils espérer contribuer à l'avenir du vivant ? Car le vivant ne se conçoit plus comme un décor inerte ni comme un environnement auquel on doit s'adapter, mais comme un mouvement d'énergie constant, partagé par tous les organismes en interdépendance.

La première partie de ce livre est consacrée à l'histoire du "sauvage" dans ses rapports parfois incongrus et surprenants aux jardins. Le pratique, je l'aborderai surtout dans la seconde partie où je rassemble beaucoup de voix, de conseils, d'anecdotes et de contradictions concernant l'ensauvagement éventuel de votre jardin comme du mien. Je fais intervenir des experts, surtout de France, de Grande-Bretagne et des USA, tout simplement parce que ce sont les terrains où j'ai le plus de connaissances. Mais je ne sous-estime pas ce qui se fait d'original et de novateur, de libérateur même, dans d'autres pays. Je ne peux de toute façon offrir qu'un échantillon car l'inventivité actuelle est immense. Je n'avais jamais encore écrit un livre pour lequel, tous les jours, des infolettres, des infos à la radio, des mails d'amis, des revues et livres récents qui tombent en cascade me donnent encore des exemples à citer, des problèmes à noter, de nouvelles perspectives à explorer. Il y aura donc forcément des omissions importantes et il faudra considérer ce résumé comme un point de départ. Cette fermentation est déjà le signe d'un compost en préparation, d'où sortiront de nouveaux mélanges que la philosophe américaine Donna Haraway⁶ appelle des "chimères" – des hybrides imprévus et imprévisibles mais bien réels. Nous en découvrirons tout au long du livre.

Quant à la philosophie, il s'agit surtout d'un mouvement, plutôt d'une constellation, de chercheurs et de savants français, californiens, belges, avec plus de femmes que d'hommes, qui réclament une redéfinition de nos rapports avec le reste du vivant, un effort urgent pour sauver les conditions mêmes de la vie : l'eau, l'air et la terre. Ils estiment que, jusqu'à présent, l'homme a utilisé le monde du vivant comme une réserve inerte à exploiter, à sa disposition, avec juste quelques espaces à préserver où il laisse faire les autres espèces, inférieures. Ces penseurs, tous reconnus comme des experts dans leur sphère d'activité, rejettent ce

modèle d’exceptionnalisme humain et en même temps la dualité occidentale qui oppose nature et culture. C’est ce que le philosophe Bruno Latour et l’ethnologue Philippe Descola appellent “le grand partage”⁷. Sans vouloir caser ces auteurs ni les étiqueter, je ferai parfois allusion aux “philosophes du vivant”. Ils dégagent une énergie revitalisante, participent à de nombreuses manifestations culturelles et scientifiques dans un esprit joyeux et créateur. Et, comme le dit l’une des figures principales de ce mouvement, le philosophe Baptiste Morizot, également pisteur de loups et sauveur de forêts, défendre le vivant, c’est inclusif car nous en sommes⁸.

Aujourd’hui, philosophie pure, sciences expérimentales, sciences humaines et littérature participent ensemble à ces explorations, si bien que les frontières de ces disciplines se métamorphosent sous nos yeux. Bruno Latour, également économiste, nous invite surtout à “atterrir” en nous rappelant que “la question n’est plus de savoir si nous avons assez de ressources à exploiter pour continuer comme avant, mais comment participer au maintien de l’habitabilité du territoire dont nous dépendons. Cela change complètement le rapport au sol. C’est cela « atterrir »”⁹.

Un mot clé de cette citation est “participer”. Certains écologistes militants incitent les humains à se retirer et à laisser la nature tranquille. Chez les conservationnistes en général, le territoire, la Terre entière se divisent en parts définies selon le degré de présence ou d’absence de l’humain¹⁰. L’agriculture représente déjà, pour certains, une décadence, alors le jardin, je ne vous dis pas ! Mais “participer” recouvre un grand nombre d’actions parfois contradictoires, y compris prendre la décision de laisser des parcelles en libre évolution. Interventions en tout genre, gardiennage, gestion ou abandon, ce sont des humains qui décident, pour le meilleur et pour le pire.

Il y a un autre mot clé dans l’invitation à “atterrir” : le sol. Cette terre est contestée de partout, jusque dans les batailles entre indigènes et extractivistes sur tous les continents. Certains juristes imaginent même de donner des droits de défense directement au sol comme aux rivières, à l’océan, etc.¹¹. Les mouvements conservationnistes de tous les bords, tout comme les exploitants industriels ou agricoles, les développeurs de toute espèce, découpent la Terre comme une tarte, ou comme un grand patchwork aux multiples frontières. Mais on oublie que le sol peut être une frontière autant qu’une montagne ou une forêt. Des scientifiques offrent cette estimation étonnante : transformer quelque cinq milliards d’hectares de friches enherbées et dégradées de par le monde en

écosystèmes vivants permettrait de séquestrer une énorme quantité de dioxyde de carbone. Si bien qu'en quelques décennies seulement on pourrait réduire les gaz à effet de serre à des niveaux préindustriels¹² ! L'écologue anglais Oliver Rackham protestait toujours que, plutôt que de planter des arbres, mieux valait se consacrer au "réensauvagement des sols¹³". Encore mieux : l'agroforesterie, qui réunit arbres et sols et que nous verrons aussi plus tard. Mais là encore, les jardins sont en première ligne avec la permaculture et ses multiples cousins.

Et le "sauvage" alors ? Jusqu'à présent, les termes "jardin" et "sauvage" ont paru antinomiques. Pourtant, les divers sens du mot "sauvage" dans nos cultures sont si variés et souvent si contradictoires que j'en ai fait une liste, pour nous situer. Car aujourd'hui les défenseurs du vivant inclusif, ceux et celles qui refusent la séparation nature/culture, rejettent aussi l'opposition sauvage/domestique. En quoi ils rejoignent, comme nous le verrons, des cultures dites "des peuples premiers", qui ne divisent pas non plus le champ, le jardin et la forêt, le sujet et l'objet, et ne font pas bien d'autres distinctions que nous avons crues essentielles jusque-là.

Les sens du sauvage...

Dans la culture occidentale, le "sauvage" s'associe, selon les époques, aux termes suivants :

Inhabité	Vierge
Inhabitable	Sublime
Inculte	Abandonné
Incultivable	Menaçant
Inexploré	Menacé

Ou encore à ces termes :

Désordre (réel ou apparent)	Grandeur (d'échelle, d'énergie, d'émotion)
Hostilité	
Danger	Pureté
Abondance	Liberté

Sans exception, ces associations sont établies par rapport à l'humain : inhabité par l'homme, abandonné par l'homme, associé à la liberté de l'homme, etc. Ce sauvage-là n'existe qu'en fonction de son opposé et perpétue sans hésitation les dualités traditionnelles : sauvage/civilisé ; sauvage/cultivé (agricole), sauvage/domestiqué ou encore sauvage/culture, dans les deux sens de ce dernier mot. Et surtout nature/culture... Pouvons-nous imaginer un autre "sauvage" qui dépasse ces dualismes ? En avons-nous encore besoin ?

Baptiste Morizot donne une définition ajustée à la pensée actuelle dans sa préface au livre *L'Europe ensauvagée* : “Le sauvage, ce n'est pas l'inverse dualiste de l'artificiel ou du domestique, c'est simplement le vivant, tel qu'il se déploie dans toute sa splendide prodigalité à la surface de la Terre depuis des milliards d'années. Ce sont les dynamiques de l'évolution et de l'écologie qui trament tous les jours le tissu de la vie, celui qui nous a faits comme animaux humains, et qui nous donne la vie chaque jour, sous forme d'oxygène offert par les plantes, et d'énergie, et d'habitat¹⁴...”

Mais “sauvage” n'est pas encore “ensauvagement”, un terme qui va bien plus loin. “Ensauvager” implique une action, une intervention qui change un état des choses sur le terrain. Heureusement pour nous tous, la scientifique Dolly Jørgensen a fait en 2014 une analyse très poussée de l'historique et des sens du mot “réensauvagement”¹⁵. Elle remarque d'abord que ce petit préfixe présuppose toujours une date cible visée par les efforts entrepris – retour à quoi ? retour à quand ? avant la présence humaine (préhistoire ? colonisation ?) : les choix sont très variés. Dans son analyse, elle recense plusieurs tendances qu'elle associe à la fois à une chronologie et à des aires géographiques particulières. Le premier acte du réensauvagement fut le Wildlands Project fondé en 1991 aux USA, résumé souvent par l'abréviation CCC : “*cores, corridors and carnivores*” (centres, corridors et carnivores). Son but est de créer de grands îlots de *wilderness* reliés par des couloirs permettant à de grands fauves de vivre sans intervention humaine. Toute l'attention s'est fixée sur ces mammifères, dont les bisons, disparus depuis deux cents ans. D'autres imaginent un retour à l'époque d'avant la présence humaine, où l'Amérique du Nord était peuplée de lions, d'éléphants, de chevaux (déjà) et même de chameaux. Le débat autour du “*Pleistocene mega-fauna replacement*” (l'introduction d'une mégafaune rappelant celle du Pléistocène) fait rage depuis 2005 et concerne des espèces ou des taxons plutôt que des écosystèmes.

Une autre approche – surtout européenne et active elle aussi depuis environ 2005 – considère surtout la restauration de friches, de terres agricoles abandonnées ou de sites abîmés par la déforestation. L'intervention humaine consiste ici en une “gestion passive dans le but de restaurer les processus naturels des écosystèmes sans participation humaine”. Les efforts ciblent surtout, d'après Jørgensen, la flore plus que la faune, dont évidemment les arbres, grandes vedettes de ces dernières années. Elle note cependant un mouvement qui vise à relâcher une faune appropriée, élevée

en captivité, dans des sites où elle pourra survivre et se multiplier sans aide humaine par la suite. Cette tendance a sûrement beaucoup augmenté depuis l'article de 2014 et on la retrouve partout dans les livres, documentaires et projets de terrain actuels qui traitent du réensauvagement européen¹⁶. Elle se poursuit aussi activement en Asie et en Afrique.

Finalement, Jørgensen juge que le terme "*rewilding*" a pu signifier jusqu'à six choses différentes au cours d'une période de huit ans, "de l'introduction de tortues ressemblant à des espèces disparues jusqu'à la défense des loups et à la décision de laisser évoluer les bocages". En bonne scientifique, elle estime que trop de sens divers minent l'universalité du terme. Durant cette brève période, écrit-elle, ce mot est devenu un mantra pour l'activisme écologique qui veut penser à grande échelle, un terme aussi élastique que *sustainable* ou "durable". Elle prévient contre un usage "vernaculaire" qui risque de devenir "contradictoire, doctrinaire et impérialiste", et elle note que, pour les activistes du mouvement, le "sauvage" implique toujours l'exclusion de l'humain. Nous voilà à nouveau exclus du jardin d'Éden.

Mais ici, encore une fois, Baptiste Morizot nous vient en aide. Pour lui, le réensauvagement "n'est pas un culte d'un monde sans l'humain : c'est un rappel de ce qu'on doit au vivant, de sa grandeur qui nous a faits, et nous maintient en vie, c'est un appel à retrouver une place plus ajustée sur Terre. [...] L'humanisme traditionnel consiste à définir l'humain par différence d'avec le vivant : c'est un dualisme. Mais l'humanisme dont on a besoin aujourd'hui mériterait de prendre une autre voie¹⁷."

Peu d'activistes dans les mouvements conservacionnistes partagent cette optique. La philosophe de l'environnement Virginie Maris, qui résume magistralement toutes les étapes de ces mouvements internationaux pendant les dernières décennies, recherche, d'après Matthieu Jublin, un "dépassement de l'opposition binaire et caricaturale entre une nature mise sous cloche et une nature surexploitée¹⁸". Elle explique que, dans les années 1990, le point de référence a glissé de la *wilderness* (aux Amériques) ou en Europe de la "naturalité" vers la cause de la biodiversité, longtemps mal comprise comme la défense d'espèces individuelles plutôt que d'écosystèmes. Elle situe ensuite le réensauvagement comme "une réponse scientifique à l'effondrement de la biodiversité, mais aussi une réponse éthique à l'effacement du lien entre l'humain et son milieu". Ensuite elle voit apparaître deux notions qu'elle rejette avec insistance, celle de "capital naturel" et celle de "services écosystémiques". Pour elle, ce sont toujours des "valeurs anthropocentrées.

[...] Or les valeurs de la nature sont un lieu de créativité, de lutte, de transformation. [...] La nature n’est pas un capital. Elle n’est pas figée et nous n’en disposons pas¹⁹.” Isabella Tree, qui avec son mari Charles a réussi la prouesse de rendre leur ferme de Knepp, dans le Sussex, à la fois rentable et authentiquement sauvage, appelle à une réconciliation entre les conservationnistes et l’agriculture²⁰. C’est une approche “humaniste” dans le sens de Morizot.

Car plus on quitte forêts et montagnes, plus on quitte le sauvage sublime pour retomber dans le quotidien des champs et des jardins “ordinaires”. C’est le terme qu’avait choisi l’ethnologue Françoise Dubost qui a consacré plusieurs études très fouillées aux “jardins ordinaires”, malgré la désapprobation de ses collègues de l’École des hautes études à Paris, pour qui cela ne pouvait pas être un sujet de recherches sérieux²¹. Une génération plus tard, Virginie Maris rappelle qu’une appréciation de “la nature grandiose et sauvage” ne doit pas dévaloriser “la nature ordinaire”. Elle appelle à une “cohabitation plus douce avec les autres espèces²²”. N’est-ce pas déjà une jolie définition du jardin : “une cohabitation douce avec d’autres espèces” ?

Alors, pourquoi cet oubli des jardins ? Ken Thompson, naturaliste anglais que nous retrouverons souvent dans ces pages, donne une première explication : “Il est vrai que les jardins sont une vaste ressource, mais pour des administrateurs des domaines publics qui ne savent pas ce qu’ils contiennent mais qui savent pertinemment qu’eux, ils ne pourront en aucun cas régler ce qui s’y passe, la tentation est de faire comme s’ils n’existaient pas. Et c’est bien là l’attitude officielle. Il est évident que les pouvoirs concernés par la conservation de la nature n’ont que faire des jardins²³.”

Les administrateurs se trompent s’ils pensent qu’ils ne peuvent rien changer dans le domaine privé, car les règlements sur les pesticides à usage domestique ont radicalement affecté les jardins des particuliers qui, avant, polluaient plus encore que les agriculteurs²⁴. Ce fait permet déjà de poser la question de l’échelle : un jardin d’amateur reste généralement petit, même si la surface de l’ensemble des jardins est, nous l’avons vu, énorme.

La marginalisation des jardins doit beaucoup aussi à un autre facteur : leur statut ambigu par rapport au “grand partage” nature/culture. Au début des années 2000, j’ai aidé à l’installation de réseaux de jardins à visiter en France, en collaboration avec des comités de tourisme départementaux et régionaux. Sans exception, ils affichaient sur leurs sites

web les catégories “Nature” et “Culture” : dans la première, la randonnée et les sports ; dans la seconde, musées et événements. Où situer les jardins ? Dans ces catégories, déjà la “nature” non sportive était marginalisée. L’ethnobotaniste Pierre Lieutaghi se rappelle qu’en France, durant les Trente Glorieuses, la nature figurait “en bergère gentille ; laissée pour quelques décennies aux mains innocentes des naturalistes et autres rêveurs²⁵”. D’un intérêt sentimental et symbolique uniquement. Baptiste Morizot donne sa version : d’un côté existerait “l’écologie « positive » qui cultiverait son jardin, s’apaiserait de petits gestes, et ne voudrait pas voir la conflictualité du monde” et en face une écologie “« négative » et punitive, fondamentalement « contre ». Il appelle aujourd’hui à inventer “une écologie joyeuse, au sens spinoziste, et désirable, au sens de tous les jours, qui lutte pour un monde déjà là, et qui accepte de regarder en face qu’il y a des raisons de lutter²⁶”. Une écologie joyeuse de tous les jours – un jardin encore ?

Morizot comme Lieutaghi utilisent le mot “gentille” pour caractériser le peu de valeur accordée à la nature dans les années 1970-1990. Cette féminisation évidente, qui mettait dans le même panier la nature, l’écologie passive et le jardin, les discréditait tous. Les architectes paysagistes aussi condamnaient les jardins comme le domaine de “dames chics²⁷”. Marginalisation garantie. Raison de plus, alors, pour féliciter deux pionniers, déjà très actifs en France à cette époque, le paysagiste-jardinier Gilles Clément et l’agroécologiste Pierre Rabhi, qui n’ont pas arrêté d’insister sur le fait que “cultiver son jardin est un acte politique²⁸”.

En Grande-Bretagne, le clivage fut encore plus grand entre les naturalistes-écologistes et le “lobby horticole” (le terme est du grand jardinier anglais John Brookes²⁹). Le land-artiste Andy Goldsworthy écrivait encore tout récemment : “Dans la tradition anglaise, le jardin est souvent lié à une image idyllique, pastorale. Pour un artiste comme moi, c’est difficile d’accepter que la nature devienne un décor pour les promenades du week-end. On parle aujourd’hui de nature *sauvage* dans les jardins, mais bien sûr elle n’a rien de sauvage³⁰...”

Aux USA, malgré certains pionniers comme Janet Marinelli, un clivage persiste aussi, selon les paysagistes écologistes Thomas Rainer et Claudia West, “entre les adeptes des plantes indigènes dans des jardins écologiques et les défenseurs du jardinage horticole traditionnel³¹”. Pourtant, disent-ils, leurs clients, publics et privés, exigent de plus en plus des plantations qui ont de l’allure mais aussi une fonction dans l’environnement : filtrage de l’eau, séquestration du carbone, lutte contre les

polluants, rafraîchissement des températures surtout en ville, fourniture d’habitats, etc., le tout sans budget ni personnel de maintenance.

Aux USA, le poids des mythes de la *wilderness* est immense. Mais l’historien William Cronon, qui les a étudiés en profondeur, nous exhorte à abandonner le dualisme qui envisage un arbre planté dans un jardin comme “artificiel, civilisé, peu naturel” et le même arbre sur une montagne comme “pur” et “sauvage”. Les deux, selon lui, sont “sauvages” mais les deux ont besoin de nos soins, de notre gestion : “Nous sommes responsables des deux, même si nous ne pouvons revendiquer aucun des deux.”

Très présents dans ce livre aussi sont les peuples premiers, pour qui tout le territoire est “jardiné” par leurs soins – une autre vision du monde à découvrir. Robin Wall Kimmerer, une de leurs porte-parole, très influente aux USA, conclut : “On me demande souvent conseil pour restaurer la relation entre la terre et les hommes. Ma réponse est presque toujours identique : « Jardinez ! » C’est bon pour la santé de la terre et pour la vôtre ! [...] Une fois que vous avez développé une relation avec une parcelle de terre, celle-ci devient à son tour semence, puis germination³².”

Toutes ces variantes et bien d’autres encore seront explorées dans les chapitres qui suivent. Mais pour moi, l’ensauvagement est moins le découpage d’une tarte territoriale qu’une question d’attitude, de prise de conscience de nos rôles possibles dans l’étoffe du monde où l’on vit et meurt et revit sans cesse. J’ai donc envisagé ce livre comme un tissage de voix et d’opinions, un genre de compost. Je crois comme Isabella Tree qu’il faut surtout éduquer et combattre “l’extinction de l’expérience de nature, particulièrement chez les jeunes urbains, [qui] est cause de stress et de mal-être³³”. Ce que la philosophe Vinciane Despret demande aux oiseaux, je voudrais le réaliser ici : “ouvrir l’imagination à d’autres façons de penser, rompre avec certaines routines, rendre perceptible l’effet de certains types d’attention [...]. Pour rendre possibles d’autres histoires³⁴.”

HÉRITAGES SAUVAGES

CHASSEUR-CUEILLEUR-JARDINIER

Comment un jardin peut-il être sauvage ? Un tel état semble incompatible avec la racine même du mot “jardin”... Il s’agit sûrement d’une erreur, tout au moins d’un curieux paradoxe, et la wilderness¹ semblerait être tout le contraire d’un jardin. Cependant, depuis la Renaissance jusqu’à nos jours, cette polarité a fourni aux jardiniers et philosophes occidentaux un terrain fertile pour toutes sortes de jeux de l’esprit...

HELEN LEACH, historienne des jardins².

Dans toute cette partie, “Héritages sauvages”, revisitons quelques moments clés de l’histoire occidentale où “jardin” et “sauvage” se touchent, pour dissiper quelques brumes ou toiles d’araignées qui nous empêchent de voir clair. Le but reste de montrer comment la notion du sauvage a contribué à perpétuer l’opposition entre nature et culture, établissant ainsi un rapport dominant de l’Homme sur le reste du vivant. Le rôle des jardins dans ce jeu est multiple et changeant, parfois subversif. Nous verrons déjà poindre de nouvelles initiatives qui laissent cette opposition stérile et souvent mortifère loin derrière...

LE “RÉCIT STANDARD”

Commençons par l’âge paléolithique. Des recherches récentes, surtout un livre controversé du professeur James Scott de Yale, *Homo domesticus*³, remettent en question le “récit civilisationnel standard” selon lequel le passage du Paléolithique au Néolithique marqua le passage

du sauvage au civilisé, de la nature à la culture. D’abord, Scott remonte beaucoup plus loin. Il affirme qu’il y a déjà 400 000 ans, des hominidés façonnaient leur cadre de vie par le feu. Il estime que “si le rôle du feu anthropogénique en tant qu’architecte paysagiste est largement absent de nos récits historiques, c’est peut-être parce que ses effets s’étalent sur des centaines de millénaires et sont attribuables à des peuples « pré-civilisés », également connus comme « sauvages »⁴”.

Plusieurs espèces d’hommes coexistaient ou se suivirent pendant cette longue période. Les données changent presque tous les mois selon les découvertes et les réinterprétations. Mais en ce moment, on estime à 300 000 ans environ les débuts d’*Homo sapiens* – notre espèce à nous⁵. Le premier pas vers la civilisation, sous la forme de la “révolution néolithique” et lié à l’invention de l’agriculture, daterait d’il y a 12 000 à 10 000 ans. Scott résume cette version “standard” qu’il va ensuite réfuter : “On pensait – du moins étions-nous nombreux à le penser – que la domestication des plantes et des animaux avait directement entraîné la fin du nomadisme et engendré l’agriculture sédentaire.” Les jardins ne paraissent nulle part dans ce récit – trop marginaux, accessoires et peut-être aussi trop féminins ?

L’historien William Cronon, spécialiste du sauvage, résume lui aussi le récit standard, qu’il rejette à son tour : “Avant la naissance de l’agriculture au Moyen-Orient, nous habitons la *wilderness*, sans le savoir car nous en faisons partie. Pas encore de villages permanents ni de surplus agricoles ni d’irrigation qui par la suite devaient nous séparer du monde naturel. Entre la *wilderness* qui nous a engendrés et la civilisation humaine se créa une rupture toujours grandissante⁶.”

Beaucoup de chercheurs regrettent cette séparation supposée qui aurait engendré le “grand partage” entre nature et culture ; d’autres l’applaudissent, et d’autres encore sont incertains. Gilbert Cochet et Stéphane Durand, auteurs de *Réensauvageons la France : plaidoyer pour une nature sauvage et libre*⁷, donnent leur variante du récit classique : “Au Néolithique on a commencé à bouleverser les habitats en défrichant la forêt pour y planter des céréales. Très progressivement, les hommes ont tourné le dos au monde sauvage (de *silva*, la forêt) et une dichotomie s’est mise en place. [...] Le sauvage devient gênant car il occupe une place dont pourrait profiter l’agriculture. Nous n’avons pas réalisé qu’à un moment donné nous avons tourné le dos au monde sauvage et à toute sa diversité.” L’archéozoologue Daniel Helmer⁸ l’accepte aussi, allant jusqu’à imaginer que nous sommes sur le point de nous affranchir

définitivement de la nature. Il se demande quand même si c'est une bonne chose. Par contre, le philosophe Baptiste Morizot refuse absolument tout culte de la "nature intacte" ou "désir de retourner au Paléolithique", jugeant que "certains entendent derrière ce terme un culte du Sauvage, celui d'un monde sans humains ; une défense de la sauvagerie contre la « civilisation », une diabolisation de toutes les activités humaines, et une régression. Comme si l'on voulait revenir « avant », dans un passé mythique et innocent... comme si la seule « bonne nature » était la nature libérée de toute présence humaine, et que toute activité humaine était une dégradation du monde vivant⁹."

Enfin, Sue Stuart-Smith, psychiatre anglaise, épouse d'un grand paysagiste-jardinier, dans sa réflexion sur le rôle thérapeutique des jardins dans l'expérience humaine¹⁰, affirme aussi que "cultiver, c'est humaniser la *wilderness* et promouvoir les aspects de l'environnement qui améliorent la vie. On pourrait dire que cet acte marque le début même de la culture". Mais, optimiste, elle imagine qu'"humaniser" égale "améliorer" ; et elle ne dit pas si la vie ainsi embellie inclut le vivant non humain. En revanche, en bonne jardinière, elle demande comment nous aurions pu passer directement à l'agriculture sans aucune expérience préalable du travail de la terre. Elle aussi cite certains archéologues qui évoquent déjà une forme d'horticulture paléolithique¹¹.

PAYSAGISTES ET JARDINIERS DU PALÉOLITHIQUE

Sue Stuart-Smith a bien raison, car les recherches actuelles font voler en miettes tout le récit conventionnel de ce passage et sa séparation obligée. James Scott, dans ses recherches, fait la part belle aux jardins. Il refuse évidemment l'opposition nature/culture tout comme le mythe du progrès qui en découle. Il démontre que les chasseurs-cueilleurs, pendant de longs millénaires, cultivaient déjà la terre sur de petites parcelles pour obtenir des récoltes diverses. Si bien que certains les appellent aujourd'hui "chasseurs-cueilleurs-horticulteurs". C'est-à-dire jardiniers¹².

Scott affirme que "la sédentarité a très largement précédé tous les indices de domestication des plantes et des animaux, et que sédentarité et domestication existaient déjà au moins quatre millénaires avant l'apparition de villages agricoles¹³". Il explique pourquoi les chercheurs se sont trompés à cet égard jusqu'à présent ; par exemple, parce que des habitats en matières végétales ne laissaient que peu de traces, contrairement à la

Pierre, on imaginait certains lieux inhabités. Il démontre par l'analyse de pollens et de déchets, entre autres, que les humains restaient déjà sédentaires pendant de longues périodes, surtout dans les estuaires riches en ressources alimentaires. Alors, « cet aménagement du territoire sur la longue durée eut comme résultat de concentrer les ressources vivrières sur un espace de plus en plus réduit. Par le biais d'une forme d'horticulture assistée par le feu, la flore et la faune désirables ont été relocalisées à l'intérieur d'un cercle restreint autour des campements... C'est ainsi que le « rayon du repas » a diminué : les ressources alimentaires étaient désormais plus proches, plus abondantes et plus prévisibles¹⁴. »

On peut facilement imaginer les étapes : les premiers soins prodigués à des plantes spontanées (leur désherbage, leur déplacement ?), l'acte de ramasser et de jeter quelques foin, ou même d'en enfouir quelques graines dans un trou fait avec une branche. Ou carrément le fait de retourner la terre ? En tout cas, ce serait là que les premières domestications et expérimentations de culture des végétaux auraient déjà eu lieu.

Bien avant le Néolithique, donc, « les hominidés ont fini par créer une mosaïque de biodiversité et une répartition favorable des ressources les plus désirables. Les spécialistes en biologie évolutive qualifient une telle activité, qui combine choix d'un site, reconfiguration des ressources et sécurité physique, de « construction de niche » – ce que font les castors¹⁵ ». L'historienne de l'art Estelle Zhong Mengual, sans allusion à Scott d'ailleurs, abonde dans son sens : « Notre singularité irréductible parmi les espèces, notre manière humaine d'être vivant, est, comme les castors, de trouver le monde décidément plus aimable s'il a été aménagé de fond en comble par nos soins¹⁶. »

PORRIDGE ET PAIN

Les chasseurs-cueilleurs-horticulteurs, de même que les peuples premiers que nous allons rencontrer ensuite, ne marquent pas la distinction entre jardin et champ, pas plus qu'entre sauvage et domestiqué. Mais une révolution néolithique a bien eu lieu, et même au pluriel – pas seulement au Moyen-Orient, mais aussi dans les Amériques et en Chine¹⁷. À la lumière des nouvelles théories, pourrait-on concevoir la révolution néolithique plutôt comme la séparation entre le jardin – des

parcelles limitées en surface, diversifiées, saisonnières – et les champs produisant une seule espèce, une céréale ? Ou comme une conversion de la culture d'une diversité d'espèces en mélange à la monoculture ?

Le récit standard prétend encore que sédentarité et agriculture ont inévitablement entraîné l'émergence de l'État, chaque civilisation se concentrant sur une céréale dominante. La domestication des céréales serait une "précondition fondamentale de la sédentarisation permanente, et donc des agglomérations urbaines et de la civilisation. Ce grand récit part de l'hypothèse, toujours répandue, que la chasse et la cueillette exigeaient un tel niveau de mobilité et de dispersion qu'elles excluaient totalement toute forme de sédentarité¹⁸." La culture des céréales mènerait alors au stockage, certes, mais aussi vers l'esclavage, la taxation, les guerres, les épidémies..., la civilisation au complet, survenue il y a 6 500-4 500 ans, bien après, selon Scott, la naissance de l'agriculture sédentaire.

Un article du chercheur Andrew Curry, publié dans *Nature* sous le joyeux titre de "Comment nos anciens sont tombés amoureux du pain, de la bière et d'autres glucides¹⁹", révèle de nouvelles perspectives sur les céréales et change encore la donne par rapport aux dates généralement admises. Curry démontre que les populations nomades auraient déjà consommé du porridge il y a plus de 100 000 ans : "Bien avant la domestication des céréales, les humains savaient mouliner du grain pour préparer des ragoûts et autres plats à base de féculents." Des dents de Néandertal trouvées en Iran et en Belgique et datant d'il y a 46 000 à 40 000 ans montrent aussi une consommation de céréales. Particulièrement importantes furent les découvertes faites à Göbekli Tepe, un sanctuaire très connu en Turquie et que l'on croyait antérieur à l'agriculture. Depuis longtemps les archéologues entassaient dans un champ des pierres à mouliner ainsi que de grands plats et des chaudrons en pierre contenant des restes de nourriture brûlés – plus de dix mille en tout. En 2016, Laura Dietrich, une archéologue berlinoise, fut la première à avoir le courage de gratter et d'analyser ces dépôts. Tout un réseau d'archéobotanistes l'a suivie. Curieusement, l'article de *Nature* ne cite que des femmes : Amaia Arranz-Otaegui en Jordanie, Sultana Valamoti à Thessalonique, Amanda Henry aux Pays-Bas, Cynthia Larbey à Cambridge, Christina Warinner à Harvard. L'une d'entre elles a même essayé (avec succès) de reproduire des dépôts similaires en laissant brûler exprès son ragoût. Toutes ont accepté d'examiner des déchets considérés comme marginaux par leurs collègues mâles. C'est-à-dire que ces

dames ont bien voulu faire la vaisselle et la cuisine. Grâce à elles, toute la théorie du régime paléolithique est donc à revoir.

UNE FORÊT DOIT-ELLE ÊTRE OUVERTE OU FERMÉE ?

Un autre changement d’optique entre en jeu ici. Scott imagine des campements dans des clairières, une pratique qui s’est maintenue encore pendant des siècles. Dans des forêts où de petites populations disposaient de grands territoires, elles auraient facilement aménagé de petits espaces diversifiés. Mais d’autres scientifiques vont jusqu’à contester cet autre récit standard – la forêt paléolithique comme lieu fermé par une dense canopée. Dans les schémas classiques, c’est l’agriculture – en particulier ces fameux champs de céréales – qui aurait amené la déforestation²⁰. Mais aujourd’hui certains estiment que les forêts primaires n’étaient pas composées de canopées denses où nos ancêtres perçaient des clairières, mais de formations beaucoup plus ouvertes, où les grands herbivores broutaient l’herbe et les jeunes arbres, bien avant l’arrivée d’*Homo sapiens*. L’image évoquée est plutôt celle d’un manteau épais de végétation de lisière. Le terme “*park woodland*” (“parc boisé”) est parfois utilisé. Ce qui laisse imaginer, là aussi, une transition plus graduelle et sporadique vers la domestication des grands herbivores en bétail. L’un des chercheurs explique la résistance de ses collègues à ces évidences par l’emprise de “notre image romantique d’un monde interdit où se cache le sauvage²¹”.

Alors, jardin ? champ ? pâturage ? C’est sans doute une question de population par rapport à la surface, des nuances de durée, de diversité, d’exposition, de climat – mais pas de genre. Les oppositions entre jardin et champ, comme entre forêt, pâturage et agriculture, font partie de la séparation des genres chère aux “modernes”, que l’on rejette de plus en plus aujourd’hui. Dans tous les cas, on peut conclure que le jardinage n’était pas, pour les populations du Paléolithique, marginal à leur bien-être. Et qu’il a très probablement précédé l’agriculture ou certainement la monoculture.

Comment imaginer un exemple concret ? En 2020, le Festival international des jardins de Chaumont-sur-Loire a choisi comme thème “Les jardins de la Terre : retour à la Terre Mère”. L’archéologue Christophe Tardy, avec Catherine Baas, plasticienne, et Jeanne Bouët, paysagiste, y a créé un jardin nommé “Régénération²²”. Dans un entretien, Tardy

explique qu'ils ont cherché à évoquer la "complantation", une pratique préconisée par les agronomes antiques, où se côtoient arbres, arbustes et herbacées, pour un bénéfique partagé. C'est par exemple lorsque la vigne grimpe dans un arbre fruitier ou que l'on plante des cultures intercalaires de moutarde ou de lupin. Tardy affirme que "ce cycle est une ode à l'agriculture traditionnelle itinérante sur brûlis, qui ne fait qu'imiter la régénération naturelle forestière en empruntant la terre pendant quelques années". Cette équipe a voulu illustrer et questionner "les mutualismes sollicités", de "l'écosystème manipulé jusqu'au réensauvagement". Ils estiment que les populations forestières, depuis la préhistoire et encore de nos jours, possèdent "une très bonne connaissance de l'écologie" parce qu'"elles n'opposent pas, comme nous le faisons, nature et culture". Tardy souligne la pertinence actuelle de cette expérimentation : "L'agroforesterie et la permaculture n'ont rien inventé, elles ne font que redécouvrir les bienfaits des techniques pratiquées par les sociétés traditionnelles, qui ont transformé leur environnement sans forcément le dégrader. Depuis que l'humanité existe, les générations qui ont vécu entre 1920 et 2020 seront sans doute les témoins de la pire méconnaissance du monde végétal et du plus grand mépris du pouvoir de régénération de la terre ! Que diront de nous les archéologues des siècles suivants ?"